

NNEDI OKORAFOR

AKATAWITCH



M+

Le livre

Mon nom est Sunny Nwazue et je perturbe les gens. Je suis nigériane de sang, américaine de naissance et albinos de peau. Contrairement au reste de ma famille, j'ai des cheveux jaune paille, la peau couleur « lait tourné » et des yeux noisette.

Être albinos fait du soleil mon ennemi. Ma peau brûle tellement vite que j'ai parfois l'impression d'être inflammable. C'est pour ça que je n'ai jamais pu jouer au foot, alors que je suis douée. Je ne pouvais le faire que la nuit. Bien sûr, tout ça, c'était avant cette fameuse après-midi avec Chichi et Orlu, quand tout a changé. Maintenant que je regarde en arrière, je vois bien qu'il y avait eu des signes avant-coureurs. Ce n'est pas comme si des choses bizarres ne m'étaient pas déjà arrivées. Rien n'aurait pourtant pu me préparer à ma véritable nature de Léopard.

Être un Léopard, c'est posséder d'immenses pouvoirs. Si j'avais su en les acceptant qu'il me faudrait sauver le monde, j'y aurais peut-être réfléchi à deux fois. Mais, ce que j'ignorais alors, c'est que je ne pouvais pas empêcher mon destin de s'accomplir.

L'autrice

Fille d'immigrés nigériens ayant fui la guerre du Biafra à la fin des années 60, Nnedi Okorafor est née et a vécu toute son enfance à Chicago, dans l'Illinois, mais passait la plupart de ses étés avec sa famille au Nigeria, une terre qu'elle considère comme sa « muse ». Titulaire de deux Master et d'un Doctorat en littérature, elle enseigne l'écriture créative à l'université de Buffalo (New York) et a publié une dizaine de romans qui se passent tous en

Afrique de l'Ouest. Elle a remporté la majeure partie des grands prix mondiaux de science-fiction et de fantasy (Prix Hugo, Nebula, World Fantasy Award) ainsi que le Wole Soyinka Prize for Literature in Africa.

AKATAWITCH



«C'EST À MOI» EN NSIBIDI

NNEDI OKORAFOR

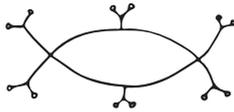
AKATAWITCH



Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Anne Cohen Beucher

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À Sandra Marume, courageuse Ibo à la langue bien pendue et aux drôles de manières, et qui se trouve être albinos. Ça fait un bout de temps, mais j'espère que tu te reconnaîtras.



À ma mère, qui était terrifiée, enfant, par les mascarades et qui continue de l'être. Ce livre danse avec elles.

Bonne lecture !

«AMOUR» EN NSIBIDI



« Ici, dans cette folle équipée, l'incroyable, le magique, le merveilleux, et même l'insolite sortent de l'ordinaire et des sentiers battus. »

Le sorcier du corbeau de Ngũgĩ wa Thiong'o

« VOYAGE » EN NSIBIDI

PROLOGUE LA BOUGIE

J'ai toujours été fascinée par les bougies. Fixer leur flamme m'apaise. Ici, au Nigeria, la PHC coupe tout le temps le courant. Alors, je garde des bougies dans ma chambre, au cas où.

La PHC, c'est la société qui distribue l'électricité au Nigeria, la « Power Holding Company ». Mais comme les gens du coin le disent si bien, c'est plutôt « Préparez-vous aux Habituelles Coupures ». Quand on habitait à Chicago, on avait la « National Grid », et le courant fonctionnait toujours. Ici, non. Pas encore. Peut-être un jour.

Une nuit, alors que le courant venait encore de sauter, j'ai allumé une bougie, comme je le fais toujours. Et comme toujours, je me suis assise par terre et j'ai simplement scruté la flamme.

C'était un gros cierge blanc, de ceux qu'on trouve dans les églises. Je me suis allongée sur le ventre et je l'ai fixé intensément, sans ciller. La flamme était orange, on aurait dit l'abdomen d'une luciole. C'était beau et relaxant... jusqu'à ce qu'elle se mette à vaciller.

Là, j'ai cru voir quelque chose. Quelque chose de grave,

quelque chose d'important, quelque chose de terrifiant. Je me suis rapprochée.

La flamme tremblotait. Je me suis encore approchée. Elle n'était plus qu'à deux centimètres de mes yeux. J'apercevais quelque chose, oui. Encore plus près... J'y étais presque. Je commençais à comprendre ce que je voyais lorsque la flamme a léché un truc au-dessus de ma tête. L'odeur m'a assaillie et la pièce est soudainement devenue orange vif. Mes cheveux avaient pris feu !

J'ai hurlé et je me suis frappé le crâne le plus fort possible. Mes cheveux roussis me cramaiement les mains. L'instant d'après, ma mère était là. Elle a arraché son *rapa* et me l'a jeté sur la tête.

Soudain, l'électricité est revenue. Mes frères se sont précipités dans la chambre, suivis presque aussitôt par mon père. La pièce empestait. J'avais perdu la moitié de mes cheveux et j'avais mal aux mains.

Cette nuit-là, ma mère a coupé ma belle chevelure. Plus de la moitié était partie en fumée. Pourtant, ce qui m'a le plus marquée, c'est ce que j'avais vu dans la flamme de cette bougie. La fin du monde. De violents incendies, des océans en ébullition, des gratte-ciel effondrés, des terres éventrées, des morts et des mourants par milliers... C'était horrible. Et ça allait arriver.



Mon nom est Sunny Nwazue et je perturbe les gens.
J'ai deux frères plus âgés. Comme nos parents, ils sont tous

les deux nés ici, au Nigeria. Puis ma famille a déménagé en Amérique, et j'ai vu le jour à New York. Quand j'ai eu neuf ans, nous sommes revenus au Nigeria, près de la ville d'Aba. Mes parents pensaient que ce serait plus agréable pour nous élever, mes frères et moi ; du moins, c'est ce que dit ma mère. Nous sommes des Ibos – c'est un groupe ethnique du Nigeria –, donc je suis américaine et ibo. Enfin, je suppose.

Vous voyez pourquoi je perturbe les gens : je suis nigériane de sang, américaine de naissance, et de nouveau nigériane parce que je suis rentrée au pays.

Je suis typée d'Afrique de l'Ouest, comme ma mère, mais contrairement au reste de ma famille qui est brun foncé, moi, j'ai des cheveux jaune paille, la peau couleur « lait tourné » (comme les imbéciles aiment à me le répéter), et des yeux noisette, à croire que Dieu était tombé à court de la bonne teinte. Je suis albinos.

Être albinos fait du soleil mon ennemi ; ma peau brûle tellement vite que j'ai presque l'impression d'être inflammable. C'est pour ça que je n'ai jamais pu jouer au foot avec les garçons dans la cour après l'école, alors que je suis super douée. De toute façon, ils ne m'auraient pas laissée me joindre à eux, vu que je suis une fille. Pas très ouverts d'esprit... Je ne pouvais jouer que la nuit, avec mes frères, quand ils en avaient envie.

Bien sûr, tout ça, c'était avant cette fameuse après-midi avec Chichi et Orlu, quand tout a changé.

Maintenant que je regarde en arrière, je vois bien qu'il y avait eu des signes avant-coureurs.

Par exemple, lorsque j'avais deux ans, au cours d'une visite

au Nigeria avec ma famille, j'ai contracté la malaria. Une belle cochonnerie ! De retour aux États-Unis, j'ai failli en mourir. Je m'en souviens très bien. Mes frères me traitent toujours de folle parce que je suis capable de me rappeler un événement aussi lointain.

J'avais très chaud. Je me consumais de fièvre. Ma mère se tenait au-dessus de mon lit, en pleurs. Je ne me souviens pas, en revanche, d'avoir beaucoup vu mon père. Mes frères entraient de temps à autre me caresser le front ou m'embrasser sur la joue.

Je suis restée comme ça pendant des jours. Et puis une lumière m'est apparue, une sorte de petite flamme jaune ou de petit soleil qui riait. Elle diffusait une douce chaleur, comme un bain qu'on aurait laissé tiédir quelques minutes. Peut-être est-ce pour cette raison que j'aime tant les bougies... La lumière a flotté juste au-dessus de moi un long moment. Je crois qu'elle veillait sur moi. Parfois, des moustiques fondaient dessus et finissaient grillés.

Elle avait sans doute décidé que mon heure n'était pas encore venue, car elle a finalement disparu, et j'ai guéri. Donc, ce n'est pas comme si des choses bizarres ne m'étaient pas déjà arrivées.

Je savais que je ressemblais à un fantôme avec ma peau presque transparente. D'ailleurs, j'étais douée pour me faire aussi discrète qu'un fantôme. Petite, quand mon père était au salon à siroter sa bière et à lire son journal, je me faufilais en douce. J'étais capable de me déplacer comme un moustique quand je le voulais – pas les américains qui te bourdonnent dans les oreilles, non, les nigériens qui sont silencieux comme la mort.

Je m'approchais furtivement, je me plantais à côté de lui, et j'attendais. Sa capacité à ne pas me voir était impressionnante. Je restais juste là, à patienter, un grand sourire aux lèvres. Quand enfin il jetait un coup d'œil en biais et qu'il m'apercevait, il sautait presque au plafond.

– Idiote, idiote de fille ! sifflait-il entre ses dents.

Parce que je l'avais vraiment effrayé. Et parce qu'il voulait me blesser, car il savait que je savais qu'il avait eu peur. Parfois, je détestais mon père. Parfois, je sentais que c'était lui qui me détestait. Je ne pouvais pas lutter contre le fait que je n'étais pas le fils qu'il aurait voulu avoir ni la jolie fille qu'il aurait pu éventuellement tolérer. Mais je ne pouvais pas ignorer ce que j'avais vu dans la flamme de cette bougie. Je ne pouvais pas empêcher mon destin de s'accomplir.

Qu'est-ce qu'un homme ou une femme Léopard?

À travers le monde, il existe de très nombreuses manières de nommer les personnes Léopards. Le terme Léopard est une invention qui trouve son origine en Afrique de l'Ouest. C'est un dérivé du mot éfik «ekpe», qui signifie «léopard». Toutes les personnes disposant de véritables pouvoirs surnaturels sont des Léopards. L'humanité a évolué, et les hommes et femmes Léopards se sont organisés partout dans le monde. Il y a deux mille ans, les Léopards ont été victimes d'un gigantesque massacre. L'étincelle qui le déclencha fut le meurtre du Christ au Moyen-Orient (cet événement est traité au chapitre sept: *Bref compte rendu des récits historiques anciens*). La tuerie se propagea sur la terre entière. Plus aucun lieu n'était sûr. Ce massacre est connu sous le nom de «Terrible Tentative». Toutefois, nous sommes invincibles, je vous le dis, et nous nous sommes relevés de nos cendres.

Il est évident que du juju a été utilisé pour couvrir l'existence de la Terrible Tentative, un juju très puissant. Par qui? De nombreuses théories circulent à ce sujet, mais aucune ne tient vraiment la route (voir chapitre sept).

Extrait du *Petit précis pour agents libres*
de Isong Abong Effiong Isong

ORLU

Dès qu'elle était entrée dans la cour de l'école, les élèves avaient commencé à montrer Sunny du doigt. Les filles s'étaient mises à ricaner, y compris celles avec qui elle avait l'habitude de traîner, ses soi-disant amies. « Imbéciles! », avait pensé Sunny. Cela dit, pouvait-elle vraiment leur en vouloir? Elle avait perdu ses cheveux blonds laineux, dont beaucoup avaient envié la longueur. Maintenant, elle arborait une afro bouffante plutôt courte. Elle avait foudroyé du regard ses camarades tout en émettant un tchip sonore et méprisant. Elle avait envie de leur envoyer son poing dans la figure à tous.

– Qu'est-ce qui s'est passé? avait demandé Chelu, sans même avoir la décence d'effacer de son visage son stupide sourire.

– Envie de changement, avait répondu Sunny en s'éloignant.

Dans son dos, les rires retentissaient encore.

– Maintenant, elle est *vraiment* moche, avait-elle entendu Chelu se moquer.

– Elle devrait porter des boucles d'oreilles plus grandes ou s'arranger un peu au moins! avait renchéri Buchi.

Les anciennes amies de Sunny gloussèrent de plus belle.

«Si vous saviez! Vos jours sont comptés», pensa-t-elle. Elle frissonna, repoussant les images qu'elle avait vues dans la flamme de la bougie.

Sa journée empira quand le professeur de littérature et d'écriture leur rendit leur dernier devoir. La consigne consistait à rédiger un texte sur un parent. Sunny avait écrit sur son frère aîné, l'arrogant Chukwu, qui se prenait pour un don de Dieu fait aux femmes, alors que c'était tout le contraire. Évidemment, le fait que son prénom signifie «Être suprême» n'aidait pas.

– Sunny a obtenu la meilleure note, annonça Miss Tate, en ignorant les toussotements et les reniflements de mépris dans la classe. Non seulement c'était bien écrit, mais c'était aussi intéressant et drôle.

Sunny se mordit l'intérieur de la joue et esquissa un timide sourire. Elle n'avait pas cherché à rendre sa rédaction drôle, pas du tout. Elle avait été on ne peut plus sérieuse. Son frère était un vrai *nyash*. Pour couronner le tout, les camarades de classe de Sunny avaient récolté des notes désastreuses. La majorité des élèves avaient écopé d'un trois ou d'un quatre sur dix.

– Quelle perte de temps de vous apprendre à écrire correctement en anglais! hurla Miss Tate.

Elle attrapa la rédaction d'un garçon et se mit à la lire devant la classe :

– *My sista always beg though she make good money. She likes to have but not give. She no go change* *.

* Ma sista mendit tous le temps, même si elle a plein d'fric. Elle aime avoir mais pas partagé. Elle va pas changé.

Elle déposa violemment la rédaction sur le bureau du garçon.

– Vous venez ici juste pour passer le temps, c’est ça? Vous avez tous été tellement mièvres! Qui a envie de lire «*My mother is very nice* *», ou «*My auntie is poor* **»? Et en mauvais anglais, en plus! C’est pour ça que je vous avais demandé d’écrire sur un parent. C’était censé être facile!

Tout en parlant, elle arpentait la classe en trépignant bruyamment, son visage devenant de plus en plus rouge. Elle s’arrêta devant le bureau de Sunny.

– Lève-toi, je te prie!

Sunny observa ses camarades. Ils la fixaient tous en retour, visages fermés et regards furieux.

Lentement, elle se redressa et lissa sa jupe d’uniforme bleu marine.

Miss Tate la laissa debout et retourna à son bureau devant la classe. Elle ouvrit un tiroir et sortit sa baguette de bois jaune. Sunny en resta bouche bée. «*Ah-ah*, je vais me faire fouetter, pensa-t-elle. Qu’est-ce que j’ai fait?» Elle se demanda si c’était parce qu’elle était la plus jeune de la classe, du haut de ses douze ans.

– Viens ici, dit Miss Tate.

– Mais...

– Immédiatement! dit-elle plus sèchement encore.

Sunny avança lentement jusqu’au devant de la classe, consciente des regards de ses camarades qui lui brûlaient la

* Ma mère est très gentille.

** Ma tante est pauvre.

nuque. Elle laissa échapper un léger soupir en arrivant face à son professeur.

– Ta main! fit Miss Tate déjà boursoufflée de colère, la badine en position.

Sunny ferma les yeux et se prépara à accueillir la cuisante douleur. Mais rien ne vint. Au lieu de cela, elle sentit qu'on plaçait la baguette dans sa main. Elle rouvrit rapidement les yeux.

Miss Tate regardait la classe.

– Chacun d'entre vous se présentera devant Sunny qui vous donnera trois coups sur la main gauche, dit-elle avec un sourire mauvais. Peut-être qu'elle sera capable, elle, à coups de baguette, de faire entrer un peu de bon sens dans vos petites têtes.

Sunny sentit son ventre se nouer tandis que ses camarades s'alignaient devant elle. Ils avaient l'air tellement en colère. Pas cette colère rouge qui brûle au visage et s'éteint vite, non, la noire, celle qu'on emporte avec soi après les cours.

Orlu était le premier de la file. Il était le plus proche d'elle en âge, avec seulement un an de plus. Ils n'avaient jamais beaucoup discuté, mais il lui semblait gentil. Il aimait fabriquer des choses. Elle l'avait vu les midis, alors que ses amis bavassaient sans fin, construire des tours et des sortes de petits personnages à partir de cannettes de sodas et d'emballages de friandises. Elle ne voulait surtout pas lui abîmer les mains.

Il restait là à la fixer et à attendre. Il n'avait pas l'air en colère comme tous les autres, mais plutôt nerveux. S'il avait ouvert la bouche, Miss Tate lui aurait filé une claque.

Sunny pleurait déjà. Elle ressentit une bouffée de haine

pour cette femme, qui jusqu'à présent avait pourtant été son professeur préféré. «Elle a complètement perdu la boule, pensa-t-elle tristement. Peut-être que c'est *elle* que je devrais frapper.»

Sunny se tenait immobile et silencieuse – de cette manière que sa mère détestait. C'était pathétique et puéril. Elle savait que son visage était rouge pivoine. Sanglotant à fendre l'âme, elle jeta la badine par terre, ce qui eut pour effet de mettre Miss Tate encore plus en colère. La prof poussa Sunny sur le côté.

– Rassieds-toi ! rugit-elle.

Sunny se couvrit le visage de ses mains. Elle se recroquevil-
lait à chaque coup de baguette. Celui ou celle dont c'était le
tour poussait un cri étouffé, émettait un sifflement, ou lâchait
un râle, en fonction de la douleur éprouvée.

Sunny entendait autour d'elle les allées et venues des
élèves qui se rassaient à leur place après avoir été battus.
Quelqu'un derrière elle cogna sa chaise du pied et siffla :

– Sale *akata*, stupide sorcière blanche ! Tes heures sont
comptées !

Sunny ferma les yeux de toutes ses forces et ravala un san-
glot. Elle détestait le mot *akata*, qui signifie « animal de la
brousse » et désigne habituellement les Noirs américains ou les
Noirs nés à l'étranger. C'était un mot vraiment très grossier.
Sunny avait reconnu la voix de la fille.

Après l'école, elle essaya d'échapper à la cour de récréa-
tion. Elle réussit juste à aller suffisamment loin pour que les
professeurs ne la voient pas se faire aggraver. Jibaku, la fille qui
l'avait menacée, était à la tête de la bande. Juste là, au fond de
la cour, trois filles et quatre garçons se mirent à tabasser Sunny

en se moquant d'elle et en l'insultant. Elle voulait se défendre, mais s'en garda bien. Ils étaient trop nombreux.

C'était un passage à tabac en règle au vu et au su de tous et aucune de ses anciennes amies ne vint à son secours. Elles se contentaient d'observer la scène. Et même si elles l'avaient voulu, elles n'auraient pas été de taille face à Jibaku, la plus riche, la plus grande, la plus forte, et la plus populaire des filles de l'école.

Finalement, c'est Orlu qui mit fin au carnage. Depuis le début, il hurlait d'arrêter.

– Laissez-la parler! criait-il.

Peut-être qu'ils avaient besoin de reprendre leur souffle ou qu'ils étaient vraiment curieux? Le fait est qu'ils s'arrêtèrent. Sunny était couverte de boue et de bleus, mais que pouvait-elle dire? Jibaku – qui l'avait giflée tellement fort que sa lèvre saignait – prit la parole. Sunny la foudroyait du regard.

– Pourquoi as-tu laissé Miss Tate nous frapper?

Le soleil dardait ses rayons tellement fort sur Sunny que sa peau fragile la démangeait. Elle rêvait de se mettre à l'ombre.

– Pourquoi tu l'as pas fait, toi?! rugissait Jibaku. Rachitique comme tu es, on n'aurait pas senti grand-chose! Et tu aurais pu faire croire que tu te sentais mal en nous frappant. C'est parce que tu as aimé voir cette Blanche nous taper dessus comme ça? Ça te fait plaisir parce que tu es une Blanche, toi aussi? Pas vrai?

– Je ne suis pas une Blanche! vociféra Sunny, sa voix enfin retrouvée.

– C'est pas ce que me disent mes yeux, fit un garçon grassouillet qui répondait au sobriquet de Bigorneau.

On le surnommait ainsi parce qu'il raffolait de la soupe aux bigorneaux.

Sunny essuya le sang qui coulait de sa lèvre et lança :

– Ferme-la, gobeur d'escargots! Je suis albinos!

– Albinos, c'est un synonyme pour affreuse, non? rétorqua-t-il.

– Ah, les grands mots, maintenant! Peut-être que tu aurais pu en glisser quelques-uns dans ta stupide rédaction! Idiot!

Elle avait utilisé une voix plus grave et prononcé le mot «idiot» avec son accent le plus nigérian possible, en insistant sur les voyelles. Certains ricanèrent. Sunny était capable de les faire rire même quand elle n'avait qu'une seule envie: pleurer.

– Vous croyez que je peux frapper mes camarades juste comme ça? ajouta-t-elle en attrapant son parapluie noir.

Elle l'ouvrit et se sentit tout de suite mieux. Elle soupira.

– Vous ne l'auriez pas fait, vous non plus... Sauf toi, Jibaku, tu l'aurais peut-être fait, hein?! s'exclama-t-elle.

Elle les observa discuter à voix basse. Certains firent demi-tour et commencèrent à rentrer chez eux.

– Qu'est-ce que vous voulez? De quoi je devrais m'excuser?

Il y eut un long silence. Jibaku tchipa bruyamment en toisant Sunny d'un air dégoûté.

– Sale sorcière *oyibo akata*, cracha-t-elle. Allez, on s'arrache!

Sunny et Orlu les suivirent du regard tandis que le petit groupe s'éloignait. Leurs yeux se croisèrent. Sunny détourna aussitôt les siens. Quand elle les leva à nouveau, Orlu la fixait toujours. Elle se força à ne pas les baisser et à le regarder

vraiment. Il avait des yeux en amande, presque comme ceux d'un chat, et des pommettes hautes. Il était plutôt mignon, mais il ne parlait pas beaucoup. Elle se baissa pour ramasser ses livres.

– Est-ce que... ça va? demanda-t-il en l'aidant.

Elle fronça les sourcils.

– Ça va. Mais c'est pas grâce à toi.

– Ton visage est tout rouge et tout gonflé...

– Qu'est-ce que ça peut te faire? répondit-elle en fourrant le dernier livre dans son sac.

– Ta mère va comprendre, fit-il.

– Pourquoi t'as pas essayé de les arrêter alors? cria-t-elle.

Elle balança son sac sur son épaule et s'éloigna. Orlu la suivit.

– J'ai essayé.

– C'est ça, ouais.

– Si! Tu n'as pas vu Bigorneau et Calculette me faire ça?

Il tourna la tête de manière à montrer sa joue tuméfiée.

– Oh, fit-elle, gênée. Je suis désolée...

Quand ils eurent atteint le carrefour où leurs chemins se séparaient, Sunny se sentait un peu mieux. Elle avait l'impression que Orlu et elle avaient pas mal de choses en commun. Il était d'accord avec elle: Miss Tate avait dépassé les bornes; il aimait lire des livres pour se distraire; et lui aussi avait remarqué les tisserins qui nichaient dans l'arbre près de l'école.

– J'habite juste un peu plus loin, par là, expliqua Orlu.

– Je sais, répondit-elle en regardant le chemin asphalté.

Comme la sienne, la maison de Orlu était blanche et entourée d'une barrière toute simple. Son regard se posa sur

celle d'à côté, une petite hutte en terre aux murs abîmés par les pluies.

– Tu connais la femme qui vit là? demanda-t-elle.

De la fumée s'échappait à l'arrière. « Probablement d'un foyer pour cuisiner », pensa-t-elle. Elle n'avait vu cette femme qu'une seule fois, quelques années auparavant. Elle avait la peau brune et lisse, avec des reflets cuivrés par l'huile de palme dont elle s'enduisait. La plupart des gens du voisinage la prenaient pour une sorcière et la laissaient tranquille.

– C'est la maison de Nimm. Elle habite là avec sa fille, fit Orлу.

– Sa fille? répéta Sunny.

Elle avait cru que la femme vivait seule.

– Hey! cria quelqu'un derrière eux. Orлу! C'est qui l'*onyocha*?

– Bon sang! grogna Orлу. On ne peut jamais être tranquille!

– Ne m'appelle pas comme ça, répliqua Sunny en se retournant avant d'avoir eu le temps de bien voir la fille qui avait hélé Orлу. Je déteste que les gens m'appellent comme ça. Est-ce que j'ai l'air d'une Européenne? Tu ne me connais même pas!

– J't'ai déjà vue dans le coin, insista la fille.

Elle avait une ossature délicate, la peau brun foncé, l'allure d'une elfe, mais sa voix était forte et claire – arrogante même. Tout comme son sourire. Elle portait une robe délavée qui avait dû être rouge, verte et bleue autrefois, et pas de chaussures. Elle s'approcha de Sunny en se pavanant, puis les deux filles se toisèrent.

– T'es qui, toi? demanda finalement Sunny.

– Et toi, t’es qui? rétorqua la fille. Quelqu’un t’a roulé dessus?
Orlu soupira bruyamment en levant les yeux au ciel.

– Sunny, voici Chichi, ma voisine. Chichi, voici Sunny, ma camarade de classe.

– Comment ça se fait que je t’aie jamais vue à l’école? s’enquit Sunny, encore irritée, en époussetant ses habits irrémédiablement tachés. Tu dois avoir notre âge, même si tu es un peu... petite.

– Pas besoin de votre stupide école!

Avant que Chichi n’en dise plus, elle échangea un regard avec Orlu.

– Et je te dirai jamais mon âge. Je pourrais être plus jeune que toi, ou plus âgée. Tu le sauras jamais, même si tu es moitié fantôme, moitié humaine, ajouta-t-elle, narquoise.

Elle détailla Sunny de la tête aux pieds, cherchant visiblement la bagarre.

– Même quand tu parles ibo, on dirait pas que tu es ibo, reprit-elle.

– C’est mon accent. Je suis américaine, répondit Sunny, les dents serrées. J’ai passé presque toute ma vie là-bas. C’est pas ma faute si je parle comme ça.

Chichi leva les mains, faisant mine de compatir :

– Oh! Aurais-je touché un point sensible? Je suis sincèrement désolée, fit-elle en riant.

Sunny aurait voulu la gifler. Au point où elle en était, un accrochage de plus ou de moins n’aurait pas fait de grande différence.

– Bon, intervint Orlu en se positionnant entre les deux filles, ça va mal finir.

– Tu vis là? demanda Sunny, se penchant derrière Orлу et montrant la hutte.

– Ouais, répondit Chichi. Ma mère et moi, on n'a pas besoin de grand-chose.

– Pourquoi? continua Sunny.

Orлу recula, l'air perplexe.

– Je te le dirai jamais, fit Chichi avec un sourire suffisant. Le monde ne se résume pas à une grande maison.

Elle gloussa et se retourna.

– Bonne soirée, Orлу. À la prochaine, Sunny.

– Compte là-dessus, on se reverra, fit Sunny.

– Faudrait encore que je te voie venir, fantômette, répliqua Chichi sans se retourner.

Orлу se contenta de secouer la tête.

REMERCIEMENTS

Merci à mon éditrice, Sharyn November, qui a osé tester la soupe de piments (littéralement et métaphoriquement). À ma mère qui m'a raconté l'histoire des *tungwas*, et à mon père qui m'a montré comment les mascarades dansent. À mes sœurs, Ifeoma et Ngozi, qui ont trouvé hilarant le titre de ce roman. À mon frère Emezie qui m'a fait connaître la lutte professionnelle et a trouvé le nom d'un de mes personnages, Miknikstic.

À ma fille Anyaugo, mon neveu Dika, et ma nièce Obi-Wan, qui sont des rappels constants que le titre de ce roman a des racines profondes. À Tobias Buckell et Uche Ogbuji pour l'aide plus que bienvenue sur la terminologie du football. Et enfin, à Naija, parce que c'est Naija. Mon amour.

NNEDI OKORAFOR

Née aux États-Unis de parents nigériens (Ibos), elle écrit pour des lecteurs de tous âges. Première femme noire à avoir remporté le prix World Fantasy du meilleur roman, elle a aussi reçu les prix Hugo et Nebula.

Titulaire d'un doctorat en anglais, Nnedi Okorafor enseigne l'écriture créative à l'université de Buffalo, dans l'État de New York. Elle fait la navette entre Buffalo et la banlieue de Chicago où elle vit avec sa fille Anyaugo.

Ses œuvres sont publiées partout dans le monde, y compris en Afrique et aux États-Unis, et comprennent des albums pour enfants, des romans pour adultes plus conséquents, en passant par des nouvelles.

Son site web est www.nnedi.com

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Texte et dessins : © 2011, Nnedi Okorafor
Titre de l'édition originale : « Akata Witch »
(Viking, Penguin Group (USA) Inc., 2011)
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2020

ISBN 978-2-211-30981-3